

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Le ver**

**Gilbert Choquette**

---

Volume 4, numéro 22, avril 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30131ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Choquette, G. (1962). Le ver. *Liberté*, 4(22), 209–210.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1962

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Le ver

Je n'avais point d'outil, voulant travailler. C'est ainsi que tout a commencé. Inquiet comme j'étais je n'avais que la ressource de marcher au ras, très au ras du sol, comme un ver. Je me coulais parmi la métaphysique des préceptes, me nourrissant de l'un rejetant l'autre, en sorte de me faire une " belle personnalité ". Au loin les cigognes chantaient. Je n'écoutais rien. Que m'importait leur exotisme ? Ce que je cherchais était en moi ou n'était pas. Ainsi m'avait-on dit au départ.

Un jour que je ne souffrais pas plus que d'habitude, vint à moi un chien dégoûtant et cruel. Ce fut immédiatement pour moi le symbole de l'humanité. J'avais beau raisonner ma tête vermiculaire, je ne pouvais lui arracher cela de l'esprit. Je crachais moralement sur ce chien. Je me disais : si je ne l'aime pas, du moins lui fais-je l'honneur de le détester. Et cela me donnait bonne conscience. L'essentiel était que ce chien m'importât. A mesure que je vieillissais avec lui sur la conscience, je m'endormais dans une espèce de soupe empoisonnée dont je me demandais qui me l'avait préparée, et si je n'étais pas fou. Du reste ma langue ne m'obéissait plus guère, en sorte que je ne pouvais rien goûter, sauf peut-être mon coeur dont je me nourrissais quelque peu pour survivre.

J'avais beau leur expliquer tout cela, personne ne comprenait. Seulement une petite fille de deux ou trois ans environ qui ressemblait à un nuage nimbostratus. Elle m'arrosait avec un arrosoir et, sans s'opposer au chien, lui disait parfois de dures vérités. C'était sa mentalité que j'admirais le plus. Elle était très égale d'humeur, quoique plutôt triste. Comme si elle avait vécu dans l'eau profonde où tout vous berce, où tout vous indiffère jusqu'au sang. Je me consolais d'être ver en pensant que je n'avais pas de sang, ou si peu. Mais elle, la petite, voyait beaucoup plus loin que moi, et pour cela même avait besoin d'affection supplémentaire. Quand elle criait, ce qui lui arrivait, on l'entendait. Elle avait ses ancêtres et ses descendants qui n'étaient jamais très loin. Moi, quand je criais, c'est comme si j'avais chanté car personne ne m'entendait. A tel point que je finis par douter si je vivais. A partir de ce moment, j'aspirais chaque jour un peu plus à la nullité totale. La petite elle-même s'éloignait, s'éloignait, sans que j'eusse le cœur de la mettre en garde. Elle pouvait bien s'éloigner avec le chien dégoûtant et cruel, cela me devenait égal comme la pluie. Mais ce qui devait se produire se produisit. La fillette fut prise de la gale à cause de ses étreintes avec le chien galeux. Cela me faisait de la peine de la voir faire l'amour avec lui. Mais que pouvais-je faire, moi, ver ? Ce qui lui arrivait, elle l'avait bien cherché. Elle dépérissait sinon joyeusement du moins sans s'en apercevoir, ce qui est un avantage. Pour n'y pas penser, je me rabattais sur mes jeux de l'esprit qui du moins m'empêchaient de vivre, ce malheur.

Mon corps retrécissait au profit de ma tête. Ma sensualité naturelle de ver solitaire s'en trouva de ce fait fortement réduite, avec l'effet d'aiguiser encore ma sagacité intellectuelle. Tout s'éloignait de moi, toute cette réalité qui avait été mon combat sublime s'amenuisait, s'estompait, pour se trouver enfin ramenée à sa juste (et au fond innocente) valeur. D'ami je ne conservai un temps qu'un soleil d'arrière-saison qui allait disparaissant avec art et suavité, tels ces événements dont on ne prend conscience qu'une fois mort et bien enterré.

*Gilbert CHOQUETTE*